

R O M A N

Maïssa Bey



Cette fille-là

P O C H E

■ *l'aube*

CETTE FILLE-LÀ

La collection *l'Aube poche*
est dirigée par Marion Hennebert

© Éditions de l'Aube, 2011
www.aube.lu

ISBN 978-2-8159-0247-2

Maïssa Bey

Cette fille-là

roman

éditions de l'aube

Du même auteur :

Au commencement était la mer, roman, Marsa, 1996 ;

l'Aube poche, 2003

Nouvelles d'Algérie, Grasset, 1998, grand prix de la
Nouvelle de la Société des gens de lettres, 1998 ;

l'Aube poche, 2011

À contre silence, Paroles d'Aube, 1999

Entendez-vous dans les montagnes..., récit, l'Aube,
2002 ; l'Aube poche, 2005

Journal intime et politique, Algérie 40 ans après (avec
Mohamed Kacimi, Boualem Sansal, Nourredine
Saadi, Leïla Sebbar), l'Aube et Littera 05, 2003

Les Belles Étrangères. Treize écrivains algériens,
l'Aube et Barzakh, 2003

L'Ombre d'un homme qui marchait au soleil, préface
de Catherine Camus, Chèvrefeuille étoilée, 2004

Sous le jasmin la nuit, nouvelles, l'Aube, 2004 ;
l'Aube poche, 2006

Surtout ne te retourne pas, roman, l'Aube, 2005,
prix Cybèle 2005 ; l'Aube poche, 2006

Alger 1951 (avec Benjamin Stora, Malek Alloula ;
photos d'Étienne Sved), Le Bec en l'air, 2005

Sahara, mon amour (photos Ourida Nekkache),
l'Aube, 2005

Bleu blanc vert, roman, l'Aube, 2006

Pierre Sang Papier ou Cendre, l'Aube, 2008 ;
l'Aube poche 2009

L'Une et l'Autre, l'Aube, 2009

Puisque mon cœur est mort, l'Aube, 2010 ; l'Aube
poche, 2011

*Cet été, les racines s'interrogent sur leur avenir
et le fleuve ne leur répond pas.
Les feuilles qui tombent sont un corps
et le secret réside dans les racines.
Dans les racines gît notre hier,
dans les racine gît notre demain.*

Youssef El Khâl,
El Bir el Maghura (Le puits abandonné)

Fille : 1° – *Personne de sexe féminin considéré
par rapport à son père et à sa mère
ou à l'un des deux seulement.*
(Petit Robert, dictionnaire de langue française)

À Neïla, ma fille.

Avertissement

Que nul ne voie ici une tentative de s'accrocher à l'espoir d'une possible réconciliation avec les humains et avec moi-même.

J'ai tout simplement envie de dire ma rage d'être au monde, ce dégoût de moi-même qui me saisit à l'idée de ne pas savoir d'où je viens et qui je suis vraiment. De lever le voile sur les silences des femmes et de la société dans laquelle le hasard m'a jetée, sur des tabous, des principes si arriérés, si rigides parfois qu'ils n'engendrent que mensonges, fourberie, violence et malheurs.

Libre à vous de découvrir ce que d'aucuns ici appellent des délires, ou de me réduire au silence en abandonnant ce livre.

Malika

À treize ans, j'ai refusé de grandir.
Croissance arrêtée
ont constaté les médecins plus tard.
J'ai même décidé à l'âge des premières règles
que je ne serai jamais femme.
Aménorrhée primaire
ont dit fort intrigués les médecins après examen
approfondi lors des visites médicales scolaires.
J'étais un cas.
Intéressant pour la recherche médicale, fort
intéressant disaient-ils en se caressant la barbe.
J'aurai servi à ça au moins !
J'ai dû subir maints interrogatoires très serrés,
des consultations spécialisées. Conjectures,
supputations, perplexité.
C'est un cas assez étonnant.
Veuillez remplir le questionnaire !
Antécédents familiaux : néant. Ou plutôt
reporter ici le X inscrit dans le dossier qui me
suit partout.
Traumatismes subis : silences. Mensonges.
Rejets. Et bien d'autres choses encore. Invisibles
à l'œil nu ou au microscope.

À mon tour j'accumulais les mensonges, les fausses pistes.

Nous décelons là des dysfonctionnements organiques d'origine inconnue, ou consécutifs à... Laissons passer les points de suspension. Les uns après les autres.

La patiente refuse de coopérer.

Je ne serai jamais tout à fait comme les autres. Mais ça, je le savais déjà.

Conclusion : simple anomalie génétique peut-être. Question d'hérédité.

À suivre.

Vous pouvez vous rhabiller maintenant.

Il paraît qu'il existe depuis peu des hormones de croissance pour les enfants qui désirent gagner quelques centimètres pour parvenir à une hauteur « normale ». C'est-à-dire à la hauteur des adultes.

Je n'en ai pas eu besoin.

Ce sont les adultes qui m'ont rattrapée.

*

C'est une maison dans les arbres.

C'est, à l'écart de la ville, une maison enfouie dans un buissonnement de feuilles poussiéreuses.

Une bâtisse imposante mais délabrée aujourd'hui, qui fut, en d'autres temps, la résidence somptueuse d'une grande famille de colons.

Mémoire. Histoire. Souvenirs.

Derrière un portail de fer forgé surmonté d'initiales entrelacées, seule l'allée a gardé un peu de la majesté qui fut sans doute la sienne autrefois. Rangés en file rectiligne de part et d'autre, les palmiers hauts et droits forment toujours une haie d'honneur. Garde-à-vous impeccable. Troncs écaillés, ramure transpercée de soleil. Tout au bout de l'allée donc, une vaste construction de style colonial, aux murs décrépits, recouverte d'un toit d'ardoises rejointoyées de coulées noires de goudron.

C'est là. Vous y êtes.

De près, le marbre blanc des larges marches du perron apparaît comme rongé en son milieu par le temps et les empreintes des pas de ceux qui ont occupé les lieux. Masquant la façade moisie par endroits, la véranda, bordée de colonnes enlacées de lierre, séparées par de lourdes balustres de pierre. À peu près intactes. Atténuant quelque peu l'impression de délabrement.

Et puis, tout autour, entouré de murs suffisamment hauts pour dérober à la vue des passants les occupants de la maison, le parc. Vestige

affligeant. Planté d'arbres séculaires ployant sous un feuillage encore exubérant. Poussiéreux. Jamais élagués. Parterres envahis d'herbes folles. Ça et là, des bancs de pierre, trop massifs pour être démontés et emmenés ailleurs.

À présent, vous pouvez gravir les marches. Pousser la lourde porte de bois jamais fermée, recouverte d'une couche de peinture grise écaillée. Comme tout le reste. À l'intérieur, à première vue, les lieux semblent abandonnés : ni gardiens, ni surveillantes. Été comme hiver, ils sont toujours occupés. Indisponibles. Le plus souvent enfermés dans les bureaux du fond.

Un vestibule désert. Puis un long corridor sombre.

Froid. Silence. Portes fermées.

De temps à autre, des têtes auxquelles l'obscurité prête une apparence fantomatique se glissent dans l'entrebâillement de portes furtivement ouvertes sur votre passage.

C'est là. Vous pouvez continuer. Ou faire très vite demi-tour. Si vous avez le choix.

Eux, ce sont les pensionnaires. Des dizaines de vieillards, femmes et hommes. Rassemblés là sans distinction de sexe. C'est inutile à présent. Inutile de les séparer, je veux dire. Inutiles

eux aussi. Parqués, abandonnés ou sans aucune famille pour les prendre en charge. Condamnés à l'oubli.

Parmi les femmes, certaines ont été mères. En d'autres temps. Si lointains que leurs enfants ne s'en souviennent plus.

Il y a aussi des femmes très jeunes parfois. Répertoriées comme «cas sociaux», dossier faisant foi. Marquées en lettres rouges d'un sceau indélébile, le sceau de l'Infamie. Plus communément désignées sous l'appellation : filles-mères. De passage seulement. Sans leur enfant. Abandonné ailleurs. Dans un lieu semblable à celui-ci.

Ici on dit des filles en détresse. Il paraît que c'est moins déshonorant.

Pas de place ailleurs pour elles. Ni pour tous ceux qui sont là.

Et puis encore, pour faire bonne mesure, quelques débiles mentaux, profonds ou légers. Trop âgés pour être placés dans des centres spécialisés. Pas trop agressifs, pas encore grabataires, abandonnés par leur famille eux aussi, oubliés de tous, et qui errent tout le jour dans le parc, au foyer ou dans les couloirs, en bavassant.

Sur mon dossier à moi, il est écrit : FIC. Ce qui dans leur langue veut dire : Forte instabilité

caractérielle. Ni folle, ni débile. Juste un peu dérangée. Ou plutôt dérangeante pour l'ordre public. C'est ce qu'ils disent. C'est pourquoi ils m'ont déposée et oubliée là depuis plusieurs années, dans cette vieille bâtisse, au milieu de cet échantillon d'humanité déchu – participe qui vient de déchoir, qui donne aussi déchet, ne l'oublions pas.

Ni maison de retraite, ni asile, ni hospice. Tout cela à la fois. Établissement fourre-tout, exceptionnellement soustrait aux convoitises des nouveaux notables d'après l'indépendance par décision préfectorale, et attribué aux œuvres sociales de la ville après maintes tribulations. Une façon comme une autre de mettre tout le monde d'accord et ne pas s'attirer les foudres des grands révolutionnaires qui se sont partagé le pays.

Dans la ville, on dit tout simplement « la maison des vieux ».

Peut-être... c'est peut-être ça. Pas seulement. Tellement de mots !

Ce serait plutôt une nef des fous, version vingtième siècle. À peine améliorée. Seul souci des gens du dehors : y embarquer tous ceux qui pourraient porter préjudice à l'équilibre d'une société

qui a déjà fort à faire avec ses membres dits sains de corps et d'esprit. Destination connue.

Pas le temps de s'attarder, de s'émouvoir.

Avant de sortir, de retrouver le monde des vivants, vous êtes priés de prendre simplement le temps d'un regard ou d'une histoire pour traverser la solitude de ces hommes et de ces femmes venus échouer là au bout d'un parcours dont eux seuls connaissent les méandres.

Brisant le silence, des cris parfois, des appels incompréhensibles, des invectives proférées dans l'ombre, ponctués par le claquement de portes se refermant sur un univers peuplé des bruissements de la mémoire que l'on appelle souvenirs, de ces rumeurs confuses emplissant leur tête et d'eux seuls perceptibles.

De temps à autre, vous entendrez des voix de femmes, aiguës, discordantes, des raclements de gorges encombrées, de lointaines rumeurs de musique s'échappant du poste de télévision allumé en permanence au foyer, comme pour rappeler que la vie continue ailleurs.

J'oubliais. Il y a aussi l'odeur. Qui vous assaillira dès que vous aurez franchi la porte. Une odeur âcre qui flotte dans les couloirs, pénètre dans toutes les pièces, et déploie toute sa subtilité

dans la grande salle commune. Odeur caractéristique des lieux de vie commune, faite de relents de soupe et de graillon, mélangés au parfum chimique des désinfectants impuissants à couvrir les émanations d'urine et de sueur. Émanations méphitiques.

L'Odeur souveraine, inexpugnable, imprègne jusqu'aux tréfonds de leur être tous ceux qui vivent là, pensionnaires et personnel. Odeur que je retrouve incrustée dans les plis de mes vêtements, dans mes cahiers, dans les pages des livres rangés au fond de l'armoire métallique dans le réduit qui me sert de chambre.

C'est là, dans ce mouvoir parcouru d'ombres d'êtres dans un état de décrépitude et d'hébétude indescriptibles, tendus cependant dans le seul désir de tenir encore, malgré tout, de s'accrocher à la chaleur des moindres rayons de soleil que, seuls ou en groupes, dans l'écoulement d'heures et de jours exactement semblables, ils traquent dans les moindres recoins du parc, comme si ces rayons de lumière pouvaient attiser les derniers souffles et animer le tout petit morceau de vie qui reste en eux, qui ne veut pas s'éteindre, ce petit bout de braise qui s'acharne encore et semble rougeoier dans l'éclat vague de leurs yeux où passe de temps à autre, subreptice mais bien